

Notre Bruxelles oublié

Jean d'Osta

6. Poissons d'avril oubliés

Parmi les nombreuses coutumes populaires qui à Bruxelles sont tombées à peu près en désuétude, comme par exemple les tournées de bière gratuites du Lundi Perdu, les galettes de l'Épiphanie, les masques du petit et du grand Carnaval, les lampions de la Saint-Jean, les processions et cortèges paroissiaux, les visites aux Marie le jour de l'Assomption, les crêpes de la Toussaint, les cierges de la Chandeleur, les bouquets du dimanche des Rameaux, etc, il faut sans doute mentionner spécialement les zwanzes du 1^{er} avril.

Certes, bien que les hommes d'aujourd'hui affectent d'être sérieux, lucides, cultivés et affairés, l'habitude annuelle du poisson d'avril n'est pas entièrement perdue. Les journaux et les radios y sacrifient encore quelque peu. Mais on ne peut plus dire qu'il s'agit d'un folklore bien vivant.

Or, le poisson d'avril était naguère une affaire importante. Dans toutes les familles bruxelloises, on se faisait des blagues ; les enfants n'y allaient pas de main morte, étant sûrs de l'impunité ce jour-là. Les maîtres d'école pouvaient aussi s'attendre à des tours infernaux. Les ateliers, les bureaux et surtout les estaminets étaient le théâtre de mystifications plus ou moins ingénieuses, souvent truculentes, voire énormes.



Camille Lemonnier, dans *La Vie belge* (1905) a magistralement évoqué tous les aspects de cette « passion du Bruxellois pour la fête et la rigolade ». Les journaux ont d'ailleurs aussi narré quelques « poissons d'avril » d'autrefois. Il serait oiseux de les énumérer. Mais en voici tout de même deux ou trois, assez caractéristiques, que l'on n'a jamais rappelés et dont plus personne n'a souvenance.

Le plus ancien poisson d'avril bruxellois dont j'aie trouvé mention date de l'an 1800. Il est relaté dans une *Histoire du Parc de Bruxelles*, publiée en 1837 par Bernard De Smedt, et c'est au Théâtre du Parc qu'il fut organisé.

Or, en 1800, il n'y avait pas de mois d'avril, mais un mois de «germinal ». Le calendrier républicain, imposé par les autorités françaises, heurtait nos vieilles habitudes et était très mal accepté. En outre, toutes les anciennes fêtes, tant la Noël que le carnaval, étaient frappées d'ostracisme.

Mais laissons la parole à M. De Smedt :

« Une des sociétés d'amateurs qui jouaient à la salle du Parc avait annoncé, pour le 12 germinal, une représentation de Pygmalion. Les sociétaires avaient répandu un grand nombre de billets, avidement reçus par nos élégantes.

Le soir de la représentation la salle regorgeait. L'heure fixée au programme sonne et le rideau reste immobile : on n'y prend pas garde dans le premier moment : la lorgnette et la médisance font prendre l'attente en douceur.

Cependant le temps s'écoulait; l'orchestre baïllait, attendant l'ordre de jouer. A 7 heures et demie l'impatience se manifeste et l'on demande la pièce à grands cris.

Le silence du théâtre répond seul au public. Les cris redoublent. Même silence.

*Le tumulte devient menaçant. Alors le rideau se lève, mais c'est pour laisser voir un écriteau portant ces mots : « **POISSON D'AVRIL** ». Personne n'avait été mis dans la confidence ; nul ne s'était souvenu que le 1er avril correspondait au 12 germinal ; la surprise et la déception furent générales. Mais enfin on finit par en prendre son parti et la foule s'écoula en proie à une hilarité bruyante. Quelques années auparavant, les auteurs de cette plaisanterie l'eussent chèrement payée. Mais heureusement la République avait perdu l'implacable rigueur de ses débuts. »*

Gageons que de nos jours le Théâtre du Parc, ni aucun autre, ne risqueraient un tel poisson d'avril ! En voici un autre, datant de plus d'un siècle, que j'ai trouvé dans le journal bruxellois le plus sérieux et le plus conservateur de l'époque, *L'Indépendance belge*. Il s'agit d'une annonce, imprimée en gros caractères, à la quatrième page du numéro du samedi 1^{er} avril 1848 :

*« **BEAU CHEVAL à vendre, avec harnais. S'adresser Montagne du Parc, 7.** »*

Or, il faut savoir qu'au numéro 7 de la Montagne du Parc se trouvaient les bureaux de *L'Indépendance*, et que son rédacteur en chef s'appelait M. Cheval...

Le Journal de Bruxelles, rival de *L'Indépendance*, s'est évidemment empressé de relever « cette plaisanterie de mauvais goût qui montre que M. Cheval n'a pas d'autorité dans sa propre maison ».

Voici un poisson d'avril d'un tout autre genre, que je pêche non point dans un vieux journal, mais dans les annales de ma propre famille. C'est un de mes oncles qui en a été victime.

Par un beau samedi de printemps de l'an 1895 (ou 1896 ? On s'est souvenu du jour, mais pas de l'année), mon oncle, alors en âge de conscription, se rendit à la Salle de Milice de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Il avait le cœur serré, car il devait « tirer au sort » : s'il retirait de l'urne un « mauvais numéro », il serait astreint à trois ans de service militaire (ce qui, à l'époque, n'était pas une rigolade), tandis qu'un « bon numéro » ne l'obligerait qu'à participer le dimanche à quelques manœuvres et parades de la Garde civique (ce qui était une rigolade).

Mais mon oncle était prémuni contre le mauvais sort : il avait dans la poche gauche une médaille de Saint Joseph, dûment bénite, et dans la doublure de sa manche droite, près de la main, un trèfle à quatre feuilles et un morceau de « voile de sainte Marie » (?).

En Outre, il avait fait le chemin en compagnie d'un ami, sergent de la Garde civique, — ce qui devait porter bonheur, à moins que l'on ait rencontré un curé en cours de route. Aucun curé n'ayant été aperçu, c'est donc avec confiance, mais en tremblant, que mon oncle retira un petit étui de l'urne fatale...

— *Godverdekke, pas de chance !* lui dit l'ami, qui s'y connaissait : *tu as pris un mauvais numéro !*

Le retour à la maison d'Uccle fut lugubre. Jusqu'au soir, parents et amis ne cessèrent de prodiguer à mon pauvre oncle des condoléances et des consolations, quelque peu outrancières. Mais sa fiancée semblait en prendre fort allègrement son parti, ce qui redoubla le chagrin du conscrit.



Les rescapés et les victimes du « tirage au sort » sortant de la Salle de Milice de l'Hôtel de ville, par un dimanche ensoleillé de 1900.

Or, à dix heures du soir, l'ami sergent annonça bruyamment :

« Poisson d'avril ! Le numéro était bon ! »

Il ne restait plus à mon oncle qu'à aller s'inscrire à la Garde Civique, ce qu'il fit le lendemain avec un joyeux empressement.

Il s'y tailla d'ailleurs une belle carrière (dominicale), jalonnée de nombreuses rigolades, zwanzes et beuveries, ainsi que de poissons d'avril mémorables, notamment au détriment des sergents et officiers de cette armée d'opérette, — et cela jusqu'en août 1914, date où il fut versé d'office dans une armée beaucoup plus sérieuse, hélas ! et qui allait rapidement perdre dans les tranchées de l'Yser le goût des poissons d'avril...



La Garde civique: une joyeuse armée d'opérette. Voici, dessinées en 1895 dans « *L'Illustration Nationale* », les grandes manœuvres de la Garde Civique... autour de la cantinière.

Jean d'Osta

**Copyright 1977 by Rossel Edition. Tous droits réservés.
Imprimé en Belgique sur les presses de l'Imprimerie Rossel.
Numéro de dépôt légal: D77/1740/30**